

LE SOUPER DE CONTRAS

(Conte inédit).

Le maréchal de Contras, ayant servi onze lustres, tant aux armées du Roi qu'aux antichambres du Louvre, porté en nombre égal barons de guerre et colottes de Cour et reçu finalement plus de baisers et de blesures que de revenus sur la cassette, se retira, vers soixante-troize ans, dans ses terres, résolu à ensevelir dans la méditation une carrière exagérément mouvementée et, suivant une belle expression contemporaine, à mettre quelque intervalle entre l'existence et la mort.

La, sous l'ombre de ce château qui avait vu passer, aux meubres de ses croisées ou entre les courtines de ses alcôves, la grande Catherine et sa fille Marguerite, tout seul, sans autre domesticité que deux valets, fidèles compagnons de ses campagnes, un grand levrier à ses pieds, il menait la vie d'un sage, alternativement visité par les ressouvenances de ses grands coups et les consolations à Postumus que lui renvoyait un Horace noirci par l'usage et la fumée des arquebuses.

Il y avait également, dans la bibliothèque du vieil homme d'épée, un volume du vicomte de Bourdeille, son frère d'armes du temps de la Ligne, qu'il n'avait pu s'habituer à reconnaître en abbé commendataire des bénédictins de Brantôme. Ce livre n'était pas la Vie des Grands Capitaines.

Un jour, en feuilletant les pages où chaque gracieuse histoire débute avec une grâce lointaine de proseuse personnelle: «J'ai oïy raconter à une très grande princesse que j'ai cogné...» Contras se sentit brusquement en méchante humeur contre ce gentilhomme, cousin de la reine Margot à la mode de Béarn, qui dévotait ses amies pour la postérité, tandis que d'autres, sans leur discrétion, eussent pu s'enorgueillir de plus illustres aventures. En son idée venait de germer le beau dessein qu'il réalisait l'un des premiers soirs de l'autonne suivant.

... Tout retentissait, dans la Galerie des Pages, d'une fête unique, représentation sans lendemain de sa joyeuse vie. De la loggia où bruissait un orchestre de rebecs, de violes d'amour et de doucimers, on apercevait le banquet entier, avec le service du paon, dressé parmi l'éclatantement des vaiselles, surtout d'argent, aiguères et drageoirs. Mais le prodige était qu'à cette table, sauf l'amphitryon, il ne fut assis que des femmes, délicieusement costumées, rassemblant les types les plus variés de beauté et d'esprit. L'œil un peu ébloui comme jadis, lorsqu'il passait la revue de ses troupes, Contras embrassait leur convention éternelle, son rêve réalisé, synthèse corbeille idéale de toutes les faiblesses de sa destinée, celles du printemps et celles de l'âge mûr, les jeunes et les automnales, les gracieuses et les fortes, les capricieuses et les ardentes; toutes, sinon authentiques et réelles, du moins imitatrices admirables, stylées exprès pour l'absolu de l'illusion, chacune reproduisant le vêtement, le geste, le portrait moral et physique que le plus parfait de son modèle.

Amoureuusement, elles s'étaient appliquées à leur rôle, les brunes jouant d'autres brunes, les blondes, de blondes, avec les inflexions de tête et les tours de parole, si bien que Contras s'aban-

donnait maintenant à l'hallucination complète du passé, parmi ces enchanteresses ressuscitées. Elles lui rendaient l'âge, les grâces particulières, le parfum dans lequel il les avait chéries; toutes racontaient une ère ou une anecdote de sa belle cheveance, de la bataille de Jarnac à la guerre des trois Henri, sous Anjou, Joyeuse ou Mayenne: cœurs enlevés à la pointe d'une lance parmi les oriflammes des tournois, colletteries penchées sur des gorges roucouleuses, jolis doigts qui effilaient anxieusement la paquerotte tourangelle; il y avait eu de quoi dilater d'orgueil la poitrine d'Arès se reposant sur l'épaule d'Aphrodite des périls assignés par la Fortune. Telles représentaient des années; d'autres, des laps incertains d'un an ou d'un soir; mais le complot fidèle s'y trouvait et leur guirlande dressait au bord de cette table comme la ronde divine et joyeuses des Heures autour de celle de Jupiter.

Pêle-mêle, comme dans sa vie, c'était cette spirituelle duchesse de Guise, cachant en son aumônière le livre des Cent Nouvelles, aux armes du cardinal de Lorraine; près d'elle, la fauve et superbe Yolande de Broise, qu'il aimait dix jours au siège de La Rochelle; c'était Marguerite de Valois dont les coins de cette salle semblaient garder en leur pénombre frappante un reflet de l'étrange regard; et Sibylle d'Érosa qui dansait un pas si volé, tant à la veillée des armes du combat de Moncontour, sur la table encombrée de brocs fleuris, parmi le froissement des dagues et le festoyement des commères; et Götterelle, la parpaillote saoureuse qui l'assassinait de rimes; et Marguerite de Namur, qui le bombardait de bouquets...

Contras remontait ainsi le torrent de ses années, respirant l'une après l'autre, en leur fraîcheur rajeunie, les roses et les marguerites inclinées sur son cors. Et dans la complète renaissance aux préoccupations et au langage d'autrefois, dialoguant avec elles:

—Ha, m'amye Huguette, m'amye, s'exclamait le maréchal, vous souvient-il vraiment de cette ballade de Ronsard que nous fredonnions par les pelouses du Changeau et sous les tournelles de Bourguet, en allant voir «si la rose qui le matin avait décloisé sa robe de pourpre au soleil... ? Neiges d'antan!

—Bien vous crois-je, qu'il m'en souvient!

—Et vous, astré du ciel de Guise, ô fée, ne la reverriez-vous pas, l'époque où, parmi les éclairs de la Ligue, apparentement, nous trouvait à vos pieds, la Justice et la Gloire qui vous présentaient un trône? Je me relevai tout ébahi. Le bon temps où l'on châtouillait encore!

Mais le visage de l'éternelle indécise vécit une malice d'expression indéfinissable: «Age charmant, en effet, monsieur le maréchal, ou, sans doute, n'eût point manqué à votre rendez-vous celle dont je vois la coupe ici vacante—elle se tourna de côté—la plus belle, il faut bien le croire...»

Du profil, elle désignait la place d'honneur restée vide effectivement, comme pareillement le fauteuil, plus décoré qu'une chaise, presque aussi majestueux qu'un trône. Et tout le monde s'aperçut; un même mou-

vement de curiosité avait penché les coffres à l'italienne, les fuseaux des corages, le bonnet de têtes délicieuses aux lignes Ferronières. C'était, comme dans une volière éclatante, la rose, l'effarouchement des brocards et des plumes; et chacune, à présent, diversement questionneuse, regardait le vieux capitaine, muet dans son sourire sans explication. En vérité, la rose triomphale marquait à ce festin fleuri. Et pourquoi? Qui donc celle-là pouvait-elle être? Au mutisme de Contras s'exaltait le vertige féminin de savoir enveloppant la réunion splendide, passant en soufflé sur les flambeaux:

—Qui donc, qui donc la belle mystérieuse, monsieur le maréchal!

Mais il hésitait, silencieux, débordé par les reminiscences et les scrupules. La curiosité devenait irrésistible, emplissait la galerie, étourdissante comme le caquetage de tous ces beaux oiseaux empanachés.

—Qui donc, qui donc, monsieur le maréchal!

Il leva les yeux enfin et, lentement, dans une allégresse, dans une remuée d'émotion surhumaine:

—Ha! mes myes, de quels mots trop téméraires vous la découvrirais-je? C'est la toujours jeune et la toujours présente, celle qui ne meurt que pour mieux renaître, dont nulle n'a le droit d'emprunter les traits.

—Mais qui donc? La Fortunel! —Belle! —La Vertu!

C'est celle, mes myes, de la merci de qui, fors notre salut éternel, nous mouvons pour tout en ce monde, la vie et la mort bien comprises. Elle seule, en amour, n'a jamais péché. Vivant parmi les lys, elle en a composé sa figure, et les anges, en lui disant: «Ma sœur», lui préparaient une couronne plus haute que toutes celles de la terre. Sa destinée même en fait l'Incomparable du royaume de France. Elle est partout chez elle et je ne m'avouerais ici même que le plus indigne de ses serviteurs....

—Qui donc?

Contras se leva, comme si elle eût été là, vraiment, adorable et réelle, comme si ses yeux lui eussent porté, avec la palpitation de jadis, tout le témoignage mêlé de respect, d'orgueil, d'héroïsme et d'amour:

—La Reine!

au-delà de samedi prochain, il n'est pas déraisonnable de supposer que le gouvernement ne les retirerait pas de leur garnison régulière s'il y avait la moindre probabilité de leur emploi dans le règlement des difficultés qui troublent actuellement le Kentucky.

Arrivée du sénateur Blackburn à Frankfort. Frankfort, Kentucky, 3 février.—Le sénateur des Etats-Unis Blackburn est arrivé ce matin de Washington à Frankfort pour conférer avec les leaders du parti démocrate et discuter avec eux les effets probables de l'attitude de l'administration envers le gouvernement Taylor.

La détermination du gouvernement national de ne pas intervenir dans les événements du Kentucky à moins d'absolue nécessité, détermination démontrée par la séance de cabinet tenue hier et l'entrevue du sénateur Blackburn avec le président McKinley, est évidemment agréable aux leaders démocrates.

Le sénateur Blackburn a fortement appuyé sur la nécessité de maintenir la paix à tout hazard et de ne pas tolérer des actes de violence dans aucune circonstance, mais de laisser régler les affaires par les tribunaux.

Le sénateur Blackburn s'est enquis amicalement de l'état du gouverneur Gobel, et il a été très heureux d'apprendre une amélioration dans l'état du blessé.

Une injonction au gouverneur Taylor. Frankfort, Kentucky, 3 février.—Le juge Cantrill, de la cour de circuit, a lancé ce matin une injonction temporaire défendant au gouverneur Taylor d'intervenir dans les réunions de la législature et d'en transférer le siège de Frankfort à London. L'injonction temporaire restera en vigueur jusqu'au huit février.

A cette date s'ouvrirent devant la cour du juge Cantrill, à Georgetown, les débats pour la rendre permanente.

Aucune tentative ne sera faite pour remettre l'injonction au gouverneur Taylor.

Immédiatement après avoir lancé l'injonction le juge Cantrill a donné au shérif du comté de Franklin, M. Suter, l'instruction de ne faire aucune tentative pour délivrer l'ordre du tribunal.

En même temps il a décidé que la soumission à l'injonction resterait obligatoire sans notification personnelle, à cause du danger que courrait l'homme qui entreprendrait la tâche de la remettre en mains propres et des conséquences qu'elle pourrait avoir en présence de l'état excité des esprits.

Mort d'un médecin écossais. Londres, 3 février.—Sir Thomas Granger Stewart, écossais, est mort ce matin à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Image de l'électricité. Les photographes des éclairés ont le dernier mot de la science. Ces images sont appelées «électrographes» et consistent en de grands rouleaux pour les futures contractions électriques. Tout le monde sait qu'une personne fondrée conserve une empreinte exacte de son corps. L'électrographe a prouvé que cela vient de ce que l'éclair lui-même a la forme d'un arbre, et laisse toujours une empreinte sur ce qu'il frappe. Sous ce rapport il ressemble à ce médicament fameux le Hostetter Stomach Bitter, qui laisse une empreinte sur ce qu'il frappe. Ce grand apéritif est pour tous les maux d'estomac, tels que la dyspepsie, la constipation, l'acidité, la migraine, les troubles rénaux et tous les maux qui viennent d'une digestion imparfaite. Il convient aux enfants les plus délicats.

Sutton maintenu en prison. Frankfort, Kentucky, 3 février.—Les autorités de Louisville ont demandé aujourd'hui à onze heures 30 par le téléphone au juge Moore, de la cour de comté, si James Lester Sutton, l'individu arrêté hier sous l'accusation d'avoir tiré sur le gouverneur Gobel, devait être maintenu en prison.

La guerre Yaqui. Chicago, Arizona, 3 février.—Une dépêche de Bisbee, Arizona, à la Tribune, annonce que, d'après une dépêche reçue dans cette ville, la nuit dernière, de Guaymas, le général Lorenzo Torres commandant des forces mexicaines, dans la guerre Yaqui, a été tué dans les montagnes Bacelete. Pas de détails. Des avis disent aussi qu'une bataille a eu lieu entre les Yaquis et les Mexicains, le 27 janvier. Les Mexicains étaient commandés par le général Torres. Le combat a eu lieu à 50 milles de Guaymas.

Le général Torres a perdu 86 hommes tués et 160 blessés. La perte des Yaquis est estimée à 200 tués et blessés.

Les Yaquis conservent toujours leurs positions à l'embouchure de la rivière. Santa Teresa est à la tête de 3,000 hommes bien équipés.

Le désert de Graymas où la bataille a eu lieu contre les Yaquis a 25 milles d'étendue. Il est impossible de le parcourir à cheval, parce que les routes sont glissantes. Les Yaquis qui comptaient traverser rapidement le désert, en ont été empêchés jusqu'à ce point.

Les mexicains sont arrivés avant que les indiens eussent fait huit milles dans le désert. La bataille a eu lieu à 8 heures du matin, le 25 janvier.

Les Yaquis présentaient un front régulier. Le combat a duré 3 heures.

La junte Yaqui essaie de faire une émission de bons. Le gouvernement provisoire compte placer ces valeurs. L'opération roule sur \$2,000,000. Le placement aurait lieu aux Etats-Unis et dans la Sonora.

Les Yaquis sont tellement à court d'argent, qu'ils ont émis des «Yaqui Buttons». Ces boutons portent les couleurs américaines et ces mots «Yaqui must live», en espagnol.

Les rebelles n'ayant pas de drapau ont emprunté celui des Etats-Unis.

Refus d'habes corpus à un agent d'immigration. Atlanta, Ga., 3 février.—Le juge W. T. Newman a refusé d'accorder l'habes corpus à R. A. Williams, l'agent d'immigrants qui a été reconduit à la prison. Williams a été arrêté, il y a quelques mois, pour violation des lois sur l'immigration.

Bruit de fortes pertes par les Boers. Londres, 3 février.—Une dépêche de Lady Smith, sans date, via Spearman's Camp, du 2 février, annonce que les déserteurs à natifs rapportent la mort des officiers suivants: Lombard, de Waterburg; Groblair, de Bredersdorp; Opperman, de Pretoria; Daniel Erasmus, de Magalensberg et d'un coroner de l'Etat Libre.

Les Boers auraient perdu 1000 hommes; mais la dépêche n'est pas confirmée.

Demandez toujours à votre marchand les Purple Trading Stamps.

ASSURANCES. Quarante-quatrième Rapport Annuel. BUREAU DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN.

Nouvelle-Orléans, 2 janvier 1900. Conformément aux exigences de la Charte et des lois de l'Etat de la Louisiane, la Compagnie publie le Rapport suivant pour l'année terminant le 31 décembre, 1899.

Table with columns: REVENU DURANT L'ANNEE, Primes perçues à la clôture de 1899, Primes écrites durant 1899, Incendies, Evénements, Marine, etc.

Table with columns: DEBOURS DURANT L'ANNEE, Primes payées, Incendies, Evénements, Marine, etc.

Table with columns: ACTIF, BONS, Valeur au 1er Jan, Reporté à la clôture, Valeur sur le marché, etc.

Le Rapport précédent est une copie juste, vraie et correcte des Livres de la Compagnie.

FERGUS G. LEE, Secrétaire. CHARLES JANVIER, Président. CHAS. J. THEARD, Notaire.

Installation du conseil municipal de San Juan de Puerto-Rico. San Juan de Puerto-Rico, 3 février.—Les conseillers municipaux récemment élus ont été installés hier.

Le maire Egoscene, qui était le candidat des républicains, refuse d'accepter les émoluments auxquels lui donnent droit ses fonctions. Il annonce qu'il les consacra à la charité.

San Juan par 1,050 suffrages sur 1,837 votants. Le conseil municipal est composé de dix républicains et de cinq fédéraux.

La loi électorale accorde à la minorité un tiers de la représentation dans le Conseil. Les fédéraux ont, prétendent, habilement joué les républicains en votant pour des républicains inexpérimentés et en écartant cinq de leurs meilleurs candidats.

Senor Morales, l'ancien maire, est actuellement à Washington. Les républicains ont triomphé à

—Oh! je puis bien vous le dire! Et miss Annine, se renversant sur une ottomane, se pencha pour examiner l'extrémité de son petit soulier.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. COMMENCÉ LE 17 DÉCEMBRE 1899. L'ŒIL D'OR. PAR JEAN ROLLAND. PREMIÈRE PARTIE. LA BELLE JUIVE. VI. AUREOLE BURLEY. Suite.

qu'une vie de périls, rien n'était insipide et fastidieux comme l'existence mondaine, les banales et fades distractions d'un garçon par-dessus, insignifiant, habitué à gaspiller sans discernement l'immense fortune qu'il n'avait même pas eu le mérite d'acquiescer. Gordon quitta donc aussitôt qu'il put le foyer des Sidney et pour reconquérir son indépendance alla s'établir dans un appartement de garçon. Ce n'était pas qu'à l'occasion il n'aimât tout comme un autre le plaisir ou la société des jolies femmes, mais il n'appréciait que les choses saines et de bon aloi. La débâche en habit noir lui semblait non moins crapuleuse que la répuante ivresse des êtres grossiers. Il détestait l'orgie où l'on s'abrutit, la table de baccara autour de laquelle on reste poli et médusé. Tout ce qui était douteux et louche l'écoeura.

Le hasard avait voulu que, pendant le séjour d'Harry sous le toit des Sidney, la belle Aurore fût absente de Chicago. Or, comme, d-puis lors, Gordon avait toujours décliné les invitations qui lui essent permis de la rencontrer, il se demandait à cette heure quelle sorte de femme elle pouvait être et quelle impression elle produirait sur lui.

—C'est étrange, ce soupçon qui m'obsède! se disait-il tandis que la voiture roulait. Est-ce même un soupçon? n'est-ce pas plutôt quelque pressentiment? Ou à parfois de ces intuitions qui vous guident, vous mènent à la découverte d'un crime ou d'un mystère. Cette fois nous verrons bien, pourvu toutefois que la belle daigne apparaître. Si les insinuations de ce vaurien de Clemens ne sont pas des contes, elle serait follement éprise du bellâtre qui me remorque à sa suite. Dans ce cas et suivant la charmante habitude qu'ont les femmes lorsqu'elles se jugent offensées, elle est capable de se payer la satisfaction de boudier l'infidèle.

C'est ainsi que tout en réfléchissant il se trouva devant l'hôtel Burley dont pour la troisième fois de la journée il franchit le seuil. Pendant ce temps, celle qui s'occupait si fort de sa pensée, debout devant une superbe psyché, contemplait avec complaisance la gracieuse image que lui renvoyait le miroir.

Ce que réfléchissait la glace, c'était une jeune fille de petite taille, d'environ vingt ans, rondelette, peut-être même un peu trop grasse au goût de quelques-uns. Partout des fossettes, dans ses rondes épaules d'enfant, aux coudes aussi bien qu'aux poignets, tout cela si frais, si appétissant, qu'on ne regrettrait pas ce soupçon d'embonpoint dont elle était légèrement alourdie. Au-dessus d'un cou bien attaché et d'une poitrine de marbre, la tête rayonnait, nimbée d'or pâle.

La chevelure, ramenée sur le front, ondulant le long des tempes, rejoignait presque le trait délicatement dessiné des sourcils et retombait sur la nuque, négligemment nouée. Les yeux formaient un contraste étrange, tellement ils étaient sombres, mais plutôt sombres d'aspect que de couleur, car ils étaient d'une nuance si changeante qu'il était presque impossible de la déterminer. Des cils noirs les soulignaient encore.

D'ailleurs les yeux de miss Burley avaient une particularité étrange et paraissaient presque défectueux tellement les sourcils étaient minces et les cils courts. Ces cils étaient si ras qu'on se demandait comment ils pouvaient protéger les beaux yeux. Le nez était petit, légèrement brusqué, la bouche vermeille et souriante, les dents blanches, pointues et menues, même si menues qu'au repos les coins de la bouche semblaient rentrer comme si les lèvres se comprimaient pour garder un secret. Avec cela, un teint de lis et de rose si éclatant qu'on eût pu le croire factice.